

Feuille pour feuille, dent pour dent

C'était un jour de pluie - comme presque tous les jours à vrai dire - et Abigail, fatiguée de ce temps maussade, se décida enfin à sortir. Cela devait faire plusieurs mois qu'elle s'était murée dans le silence de sa grande maison de style néo-classique : depuis la mort de son mari, rien n'était plus pareil... La vieille femme avait été l'épouse d'un illustre homme d'affaire faisant autorité dans l'industrie militaire à travers le pays pendant plus d'une quarantaine d'années, et voilà qu'elle se retrouvait seule. Certes, ils n'étaient plus si proches depuis toutes ces années, mais le fait était qu'ils restaient indissociables et toujours animés par cette flamme inextinguible de l'amour, ou plutôt d'une amitié passionnée et intemporelle. Il lui manquait, ils lui manquaient. Elle n'osait plus dormir dans leur chambre, elle ne pouvait plus regarder ne fût-ce qu'une porte ou une lampe de la gigantesque demeure sans que son regard ne se perdît dans un abîme infini et nostalgique, quoiqu'irréel. Aujourd'hui était un autre jour, un nouveau jour, avait-elle décidé. Aujourd'hui était le lendemain de ce deuil.

– Dmitri ! appela-t-elle. Faites sortir la voiture, je vous prie.

La voiture avancée, ils prirent la direction du centre-ville. Flânant sans but à travers rues et places remplies de passants, Abigail décida finalement de s'arrêter, sans trop savoir pourquoi à l'approche d'une esplanade noire de

monde. Elle descendit du véhicule, son sac en cuir verni sur l'épaule, et se fraya un chemin à travers la foule compacte, entre les stands et les étalages poussiéreux de ce qui semblait être une brocante. Les cris fusaient, exhortant à acheter des jouets en bois presque neufs, des lampes de style art-déco, ou encore des bijoux en pierres semi-précieuses faits main. Soudain, un enfant percuta Abigail en hurlant, la faisant se retourner brusquement sur le côté : face à un emplacement rempli de peintures et de sculptures en tous genres et pourtant vide de toute vie.

– Bonjour Madame, l'apostropha une voix suave derrière elle. Puis-je vous aider ?

C'était une jeune femme d'une trentaine d'années à l'allure timide. Ses cheveux roux étaient rassemblés dans une tresse lâche et une écharpe en laine déchirée couvrait ses minces épaules légèrement voûtées. Étrangement et sans raison apparente, Abigail s'identifiait à cette âme à l'apparence si douce mais qui semblait pourtant porter un fardeau des plus accablants. C'est donc prise de pitié que la veuve décida de lui acheter une toile, n'importe laquelle.

– Bonjour, oui merci. Combien coûte ce tableau ? s'enquit-elle en désignant la peinture d'un arbre au tronc noueux et aux feuilles vert bouteille.

– Trente livres, Madame, répondit la boutiquière. Dois-je vous l'emballer?

– Volontiers mademoiselle, confirma Abigail avec un sourire à la fois bienveillant et mélancolique.

Avec un regard qui se voulait compatissant à la vieillesse de sa cliente, elle lui tendit la peinture à l'huile entourée de papier kraft fermé à l'aide d'un morceau de raphia. C'était ce qu'elle cherchait en sortant : que quelqu'un lui parle sans voir le visage de son défunt mari dans le regard de son interlocuteur. Se changer les idées en pensant à autre chose que le funeste tournant qu'avait récemment pris sa vie. Sur le chemin du retour, elle imagina le positionnement de sa nouvelle acquisition : ce serait au-dessus de la cheminée du premier salon. Les racines de cet arbre représenteraient le commencement de sa nouvelle vie... Ainsi, dès qu'elle arriva, elle fit accrocher la toile au-dessus de la cheminée de premier salon.

Jour après jour, elle venait s'asseoir dans un grand fauteuil capitonné de couleur verte, la plupart du temps avec un livre, et fixait l'œuvre pendant quelques dizaines de minutes. Cette toile était très belle. Sans parler de chef-d'œuvre, elle aurait facilement pu être accrochée dans une galerie d'art. Elle se composait de deux plans : le fond était noir comme une nuit obscure, et de ces ténèbres seuls filtraient quelques points blancs représentant probablement des étoiles. Le premier plan était sobrement constitué de l'arbre : élément central. Il se dressait sur ce qui devait correspondre à plusieurs dizaines de mètres et son tronc ridé semblait avoir traversé des millénaires tandis que ses

feuilles, habilement retenues par des longues branches biscornues, étaient tout juste naissantes. Leur vert variait selon leur emplacement mais, étrangement, il restait à la fois sombre et lumineux : foncé mais dégageant une sorte de pureté éclatante. Il ne fallait pourtant pas se fier à la construction simpliste du tableau : la complexité de sa technique n'avait d'égale que l'impression étrange d'attraction qui s'en dégageait. Poser ses yeux sur le revêtement brillant le recouvrant signifiait se perdre dans ses mélanges de textures, de couleurs et de formes.

Abigail, fascinée par sa nouvelle possession, fit enlever les rideaux pour laisser la lumière se réverbérer sur le vernis de la peinture. Elle installa des lampes pour dessiner une allée et un halo de lumière blanche autour du cadre. Elle fit jaillir des flammes rougeâtres dans l'âtre de la cheminée pour donner vie à l'œuvre. Quelle ironie que ce fût la combustion de bois mort qui donnât vie à un arbre peint ! Cette occupation était devenue une sorte de rituel quotidien. Jour après jour, son tableau était devenu une sorte d'ami avec qui elle communiquait sans un mot mais qui semblait pourtant la comprendre. Elle le sentait comme à sa place, comme si l'arbre avait attendu depuis sa création de se retrouver là. Il lui inspirait cette sensation étrange de la comprendre mais aussi de s'exprimer quelquefois. Cependant, hormis ce sentiment, ce n'est que quelques mois après son installation que la peinture commença à se montrer étrange. Abigail avait pour habitude de laisser les fenêtres ouvertes pour laisser l'aube percer dans la

pièce. C'est sûrement pour cette raison qu'elle ne se posa pas de question lorsqu'elle trouva des feuilles vertes éparpillées un peu partout sur le sol; mais ce qui aurait dû l'alerter, c'est que l'automne avait bruni tous les végétaux et que l'hiver s'était chargé de les faire disparaître. Ce n'est que bien trop tard qu'Abigail se rendit compte de la gravité et de l'ampleur de la situation... C'était un après-midi de janvier, le soleil était resté caché une bonne partie de la journée et la vieille femme descendait vers le salon pour prendre place dans son fauteuil et perpétuer son rituel de contemplation du tableau. Cependant, le manque de luminosité la poussa à chercher une autre orientation pour l'œuvre : elle se leva lentement et, n'apercevant pas Dmitri, elle décida qu'elle était capable de déplacer un simple cadre en bois par ses propres moyens. Ses bras se tendirent au-dessus de l'opulente cheminée de marbre et elle tira lentement sur la bordure de bois doré, ramolli par les âges. Rien ne se passa. Rien ne bougea. Laissant de côté son amour propre blessé, Abigail appela finalement son domestique pour lui demander son aide, mais rien n'y fit : le tableau s'obstinait à rester en place...

– Je ne me l'explique pas Madame, tenta confusément de justifier Dmitri.

C'est comme s'il avait décidé de prendre racine.

La nuit qui suivit cet incident, Abigail fit un rêve étrange : elle se réveillait dans un jardin en friche, en pleine nuit et y errait sans but précis. Elle portait une ample chemise de nuit blanche en soie souillée par la terre qui

parsemait le sol et avait le regard vide. Ses pieds nu bleuis par le froid, elle suivait une voix fantomatique et éthérée qui chuchotait mais paraissait pourtant être en train de hurler à la lune. La lune était d'ailleurs la seule source de lumière qui tamisait à travers l'épaisse couche de nuages qui ornait ce nébuleux ciel nocturne. Le cri ne cessait de s'intensifier à mesure que la vieille femme avançait dans l'obscurité, se faisant plus strident et plus insoutenable à chaque pas. Abigail trébuchait, tombait et rampait, mais n'avait de cesse de suivre cette voix spectrale. En glissant une énième fois, elle se raccrocha à une branche au bois presque noir et à l'écorce dure. L'emplacement de la branche était très inhabituel : elle se situait proche de la base de l'arbre, à quelques centimètres des racines tentaculaires s'enfonçant violemment dans le sol boueux. C'était comme si elle l'attendait, prête à recevoir ses bras fragiles : seul rempart à sa chute. En levant les yeux, elle s'aperçut que le chuchotement venait de l'arbre auquel elle s'était rattrapé : son tronc était fendu de centaines de lignes semblables à des rides, et il paraissait vaciller à chaque fois qu'il soufflait *“Racine, racine, je prends racine”*.

Le dernier mot résonnait encore dans la tête de la vieille femme lorsque celle-ci se réveilla trempée de sueur et hantée par de sombres images. Prise d'une soudaine panique, elle se leva brusquement et dévala les escaliers aussi vite qu'elle le put et manqua de défaillir en entrant dans son salon. Le marbre de la cheminée avait totalement disparu sous une épaisse couche de bois lui-même

recouvert d'un lierre vivace et foncé, les murs auparavant d'un blanc cassé élégant se trouvaient camouflés par des branches luxuriantes s'étalant sur plusieurs mètres, et on distinguait à peine le chêne du parquet des ramifications de l'arbre. La nature avait repris le dessus sur ce monde artificiel et il ne restait presque aucune trace du luxe exacerbé de la pièce. L'obscurité du tableau contrastant avec la vie de l'arbre, qui désormais l'avait majestueusement recouvert, lui fit réaliser la place qu'un simple objet avait pris dans sa vie. La veuve avait vu son existence s'enrichir peu à peu d'un nouvel objet de curiosité, d'une nouvelle affection, d'une nouvelle passion. Par une singulière ironie, la nature avait repris ses droits : substituant un symbole de vie à son défunt mari qui, indirectement, avait dû causer tant de malheur et de mort à cause de sa profession. Que la vie soit celle de soldats ayant utilisé ou subi les armes de l'entreprise de son époux ou bien celle d'une végétation luxuriante à travers les continents, elle avait été réduite à néant sans aucun espoir de revirement. Le regret. Voilà ce que ressentait Abigail. Cependant, à l'aube d'une catastrophe, il est bien trop tard pour changer d'avis et regretter ses actes... Désespérée, la vieille femme laissa son regard désormais dénué de vie errer le long des ramifications de l'arbre... Son destin était-il également de mourir, comme l'avait fait son mari avant elle, en représailles d'une vie d'intempérance et de profanation ? L'environnement s'était rendu justice par lui-même en réinvestissant les terres qui lui avaient été volées et qui avaient été saccagées.

Alors qu'elle réalisait ce qui s'était passé Abigail n'entendait plus que ces mots retentir encore et encore : "*Racine, racine, je prends racine*"...